Tenir debout dans la nuit
Éric Pessan
M+

Le livre

New York, Lalie n'y est jamais allée. Elle n'a même jamais osé en rêver. C'est trop beau, trop loin, trop cher. Alors, quand Piotr lui propose de l'y accompagner, elle est prête à tout pour saisir cette chance.

À tout ? Non. Car il y a des choses qu'on ne peut accepter. Des contreparties qu'on ne peut pas donner.

Et maintenant la voici dans la rue, face aux regards de travers et aux mille dangers de la nuit, avec une seule obsession : rester éveillée. Résister. Tenir debout.

L'auteur

Adolescent, Éric Pessan aimait beaucoup lire. C'est alors qu'il a commencé, tout naturellement, à écrire ses propres histoires. Un jour, bien plus tard, un éditeur s'est intéressé à ses textes. De la même façon qu'il était un lecteur curieux, il est devenu un écrivain curieux : la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés mêle plusieurs genres, romans pour adultes et romans pour la jeunesse, nouvelles, pièces de théâtre, poésies, textes écrits en compagnie d'artistes ou de photographes, recueils de croquis. La littérature est un bonheur qu'il partage aussi en animant, çà et là, des ateliers d'écriture.

Éric Pessan

Tenir debout dans la nuit

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

If I can make it there
I'll make it anywhere
New York
It's up to you
New York

Cat Power, *New York*

You say I'm too dumb to see
They judge me like a picture book
By the colors, like they forgot to read

Lana Del Rey, *Brooklyn Baby*

He's going to end up, on the dirty boulevard
he's going out, to the dirty boulevard
He's going down, to the dirty boulevard

Lou Reed, *Dirty Boulevard*

Au début, au tout début, une fois la surprise et la douleur passées, c'est la colère qui m'a fait tenir debout. J'avais beau avoir peur, être perdue, blessée, terriblement honteuse, paniquée, la colère l'a emporté sur les autres sentiments : une colère brute et puissante, énorme et rouge vif, une colère dirigée contre Piotr, bien sûr, mais aussi contre moi, pauvre cloche, qui me suis fourrée toute seule dans un piège terrible ; une colère contre le monde entier où, à de rares exceptions près, il vaut mieux être un homme qu'une femme, où une fille ne sera jamais écoutée comme un garçon est entendu, où une femme est une proie et un homme, un prédateur, où l'on invente mille démonstrations, mille excuses, mille causes, mille malédictions, mille prétextes, mille justifications, mille arguments, mille versets, mille sourates, mille décrets, mille lois, mille raisons médicales, mille raisons physiologiques, mille mensonges pour soumettre les femmes au bon vouloir des hommes, où l'on invente de toutes pièces que les femmes sont plus faibles que les hommes, qu'elles doivent être soumises, dociles, obéissantes, dominées et commandées par des hommes.

J'étais en colère et je n'ai pas pu hurler, pas pu crier, pas pu cogner, ni griffer, insulter, me battre.

J'ai fui, je me suis contentée de fuir parce que dans ma colère j'ai réalisé que je m'étais conduite en fille, que je

m'étais laissé faire jusqu'au moment où j'avais enfin pu crier STOP.

C'est moi que j'avais envie de gifler, bien plus que Piotr. Même s'il méritait une bonne baffe.

Et un coup de pied entre les jambes.

J'ai fui, donc.

Et je suis perdue, en plein Brooklyn, New York City, États-Unis. Sans téléphone, sans un dollar en poche, sans passeport, comprenant un mot d'anglais sur deux.

Qu'est-ce que je peux dire aux gens ? *Bonjour, je suis française, je m'appelle Lalie, je parle en français parce que je suis nulle en anglais, et je suis une pauvre cloche aveuglée par la colère parce que j'étais trop certaine qu'une sale histoire comme celle-ci ne pourrait jamais m'arriver.*

Il est à peine 19 heures, le soleil va se coucher, en fuyant je n'ai emporté que ma colère avec moi, et la nuit va être très très longue.

Dans un monde idéal, cela ne devrait pas être compliqué de crier STOP.

Non, je déraille, je m'embrouille.

Dans un monde idéal, personne ne devrait avoir à crier STOP parce que les gens seraient à l'écoute les uns des autres, parce que les gens se respecteraient et comprendraient qu'il existe des limites à ne pas franchir, des lignes rouges.

Pauvre fille, ça existe, un monde idéal ?

Je me jure que plus jamais je ne pleurerai lorsqu'un garçon me frappera. Je fouille les poches de ma veste pour confirmer ce que je sais déjà : je n'ai pas mon téléphone, Piotr l'a caché. Pas d'argent ni de carte bancaire, Piotr a également confisqué mon portefeuille. Pas de papiers d'identité. L'inventaire est rapide : dans la poche droite, j'ai mon petit appareil photo compact ; dans la gauche, le recueil de poésies en anglais de Raymond Carver que j'avais emporté pour le lire dans l'avion ; et – miracle –, dans la poche intérieure, je déniche le passe illimité de métro acheté ce midi.

La mère de Piotr ne rentrera que demain matin, j'ai une longue nuit devant moi, sans savoir où aller, et New York tout entier à portée de main.

J'essuie mes yeux, j'ai également un paquet de mouchoirs en papier. Dans la précipitation de la fuite, je n'ai pas eu le temps de nouer mes lacets, je prends la peine de faire des nœuds serrés.

Sans plan ni repères, je pars dans ce que je crois être la direction du métro. Il roule toute la nuit ici, au pire je peux m'y réfugier.

Et encore, je me fais cette promesse : plus jamais un garçon ne me fera pleurer.

Partout, immense et électrique, vif et agité, New York s'étend autour de moi. Dans les semaines qui ont précédé mon départ, j'ai si souvent examiné la carte de la ville, ses cinq quartiers, le plan de Brooklyn où je savais que je dormirais.

Passe une ambulance, toutes sirènes hurlantes, au coin de la rue, et je connais cette sirène pour l'avoir si souvent entendue à la télévision, en regardant une série ou un film.

Devant la vitrine de l'épicerie latina ouverte sept jours sur sept, trois jeunes Noirs ne relèvent pas les yeux de leurs téléphones.

Un distributeur ATM permet de retirer des dollars pour qui a encore une carte bancaire dans sa poche.

J'ai si souvent rêvé à ce voyage.

Les rues se coupent à angle droit et quelques arbres ponctuent l'avancée des trottoirs.

La ville pulse comme un cœur, et je n'ai aucune idée de l'endroit où aller.

La peur forme comme une sorte de croûte entre la ville et moi, une pellicule poisseuse ; c'est comme si j'étais restée coincée quelque part à l'intérieur de la peur. Elle m'isole. Je sursaute lorsque passe un bus, je sursaute quand un enfant crie. J'ai l'impression d'être encore prisonnière, une partie de moi n'est pas parvenue à fuir l'appartement. Je revois mes mains, si faibles, mes doigts n'arrivant pas à tourner une clé dans une serrure. Il s'en est fallu de si peu que je renonce, que j'échoue.

Pourquoi la peur m'a-t-elle rendue si faible ?

Il fait frais, je referme ma veste, glisse mes mains dans les poches. J'ai peur que Piotr ne se lance à ma poursuite, je dois aller quelque part, me mettre à l'abri, je dois trouver un endroit pour réfléchir. Je crains de me perdre, je n'ai jamais mis les pieds dans une ville aussi grande. Cet après-midi, nous avons marché dans le quartier, je crois pouvoir me repérer. Si j'avance une vingtaine de minutes dans la bonne direction, j'arriverai à proximité d'un métro aérien, là où les lignes J et Z relient Brooklyn à la pointe de Manhattan. J'ai retenu le nom des lignes à cause du rappeur, je ne sais pas si son pseudonyme a un lien, je ne suis même pas certaine qu'il soit originaire de la côte Est. Je marche, j'avance, je refoule mes larmes comme ma colère, les unes comme l'autre m'encombrent et m'empêchent de me concentrer. Je ne suis pas sûre de suivre le bon chemin. Il faudrait que j'ose parler, que j'ose demander ma route ; une boule d'angoisse me serre la gorge, j'ai peur de m'effondrer si je tente de prononcer deux mots en anglais.

Vue sur une carte, la ville de New York semble d'une simplicité élémentaire : des voies qui se coupent à angle droit, des îles reliées entre elles par des ponts, mais quand on marche en se retenant de courir on réalise que sa forme est celle d'un labyrinthe gigantesque, avec des centaines de kilomètres de

rues qui croisent des centaines de kilomètres d'avenues, des épiceries aux angles qui toutes se ressemblent, partout des maisons identiques séparées de la rue par une grille et un jardin large d'un mètre et demi où s'empile tout ce qui n'a pas trouvé place à l'intérieur. À vingt mètres de moi, il me semble reconnaître la boutique d'un vendeur de bagels, mais je ne suis plus sûre de rien : des boutiques de vendeurs de bagels, il y en a certainement plus que je ne pourrais en compter dans cette mégapole nébuleuse. J'avance, au moins ça me réchauffe, ça me défoule aussi, je dois occuper ma colère. Je m'assoirai dans le métro, si jamais je le trouve. Il faut une bonne demi-heure pour rejoindre Manhattan, j'ai déjà fait le trajet, j'aurai le temps de penser. De prendre une décision.

J'avance, je respire à petites bouffées, comme lorsque je fais mon jogging : deux inspirations par le nez, deux expirations entre les lèvres. Il faut que je tienne le choc, il faut que je prenne une décision. Passe dans la rue un improbable et gigantesque camion, comme dans les films : un truck avec le drapeau américain peint sur la cabine surmontée de deux pots d'échappement chromés. Partout, où que je regarde, le décor se charge de me rappeler que je suis à New York, de l'autre côté de l'océan, dans une ville gigantesque où les rues sont plus larges, les voitures plus grosses, les gens plus massifs. J'avance pour ne pas céder, pour ne pas pleurer. Je n'avale plus ma salive depuis plusieurs minutes, je crache, un jeune ado en sweat à capuche me crie une chose que je ne comprends pas, j'avance. Au milieu d'une rue, je reconnais la palissade d'un jardin où j'étais entrée cet après-midi :

un jardin propre et cultivé, avec des bancs et des tables en bois, et un mot dont j'avais compris le sens : jardin partagé, ouvert à qui voulait bien venir l'entretenir. La palissade de bois est fermée par une chaîne et un gros cadenas. Sur le moment, j'ai envie de l'escalader : ce serait facile. D'un bond, je passerais par-dessus, je trouverais un coin où me rouler en boule et je pourrais enfin pleurer. Plus jeune, j'ai souvent fait ça. Parfois seule, parfois avec des amis : grimper par-dessus les murs ou sauter par-dessus les portails de maisons en démolition ou de friches industrielles pour explorer l'intérieur. Je continue de temps en temps pour faire des photos. J'y croise souvent d'autres amateurs de ruines récentes, comme moi. Je poste mes images sur mon Instagram. Pour les sites d'Urbex, j'ai pris un pseudo, j'ai des fans qui me suivent. J'hésite un instant et je passe mon chemin : on a beau être en avril, il fait froid, il n'est que 19 h 30, il risque de faire bien plus froid au milieu de la nuit, je vais attraper la mort si je me blottis comme un lapin dans un terrier.

J'avance, donc, passe devant un bar où je n'ai pas le droit d'entrer. Drôle de pays où l'on peut conduire sa voiture à seize ans mais où l'on n'a pas le droit de goûter à la bière avant vingt et un.

J'avance, je trouverai.

Il le faut.

Les tremblements de mes jambes m'ont obligée à m'asseoir sur le perron d'un entrepôt délabré et tagué. Je respire, je suis épuisée, je cherche à l'intérieur de moi une réserve intacte de forces qui m'aideront à tenir le coup. Pour réchauffer mes doigts, j'ouvre au hasard le livre qui n'a pas quitté la poche de ma veste, j'ai besoin de me concentrer, d'obliger mes pensées à m'obéir, sinon je vais partir en courant, me jeter dans le fleuve, traverser les avenues nerveuses et électriques en fermant les yeux, faire n'importe quoi, devenir folle, céder à la panique.

Mes yeux attrapent un vers en haut d'une page.

Feeling anxious and bone-lonely

Je me sens anxieux et seul jusqu'à l'os, écrit le poète.

Parfait.

C'est exactement cela.

Le poème sait précisément dire ce que je ressens confusément.

Anxieuse et seule jusqu'à l'os.

La journée a été terriblement longue et chargée de nouveauté. Déjà, la nuit dernière, j'ai mal dormi dans l'avion, je n'ai pas osé m'en plaindre. Pour Piotr et sa mère, prendre l'avion était une formalité : j'ai envié leur aisance, leur calme. Trouver le bon guichet pour enregistrer les bagages, aller à la bonne porte d'embarquement, s'installer dans l'avion, réclamer des écouteurs à l'hôtesse pour pouvoir regarder des films, s'endormir l'un et l'autre profondément au-dessus de l'Atlantique, débarquer à Montréal aux aurores, refaire la queue, passer devant un policier américain soupçonneux qui n'en finit plus de vérifier votre passeport, réembarquer pour un vol d'une heure à destination de New York, prendre le petit déjeuner dans l'avion comme si tout cela était naturel et banal.

Quand la mère de Piotr m'a demandé comment je me sentais, hier, juste avant le premier décollage, j'ai souri en espérant que mon sourire ne trahissait rien de mon trouble. C'était la première fois de ma vie que je montais dans un avion. Elle s'était occupée de tout, l'escale au Canada permettait de payer les billets bien moins cher, c'est elle qui avait fait les réservations ; elle va à New York six à huit fois par an, et Piotr l'accompagne en une ou deux occasions. Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit, tout était nouveau, je ne

voulais rien perdre de cette aventure. J'ai longtemps contemplé la carte du vol pendant que Piotr regardait un Marvel qu'il avait déjà vu plusieurs fois. Sur l'écran, j'observais la position de l'avion, sa vitesse et l'incroyable diversité des fonds marins : nous avons survolé la butte du Grand Météore, la plaine du Porc-Épic. J'ignorais que les fonds marins avaient des noms. J'ignore tant de choses, je suis une pauvre petite lycéenne vivant seule avec sa mère, allant parfois une ou deux semaines en camping au bord de la mer avant de partir dans la Sarthe rendre visite à mes grands-parents. Le plus grand événement de ma vie, ç'a été mon déménagement l'an dernier lorsque la ville a décidé de raser l'immeuble où j'habitais. Nous avons été relogées à cinquante mètres, je n'ai même pas changé de quartier.

Ma mère travaille comme ATSEM dans une école maternelle. ATSEM, cela signifie agent territorial spécialisé des écoles maternelles, elle seconde les institutrices. Elle accueille les enfants très tôt, s'occupe des siestes, aide à organiser les activités, surveille la cantine, gère le périscolaire le matin comme le soir. Quand elle rentre, elle se déchausse, s'allonge sur le canapé la tête en bas et les pieds contre le mur. La mère de Piotr, je ne suis pas sûre d'avoir bien compris ce qu'elle fait, elle travaille dans le commerce international, mais elle ne vend rien, elle s'occupe des contacts, des contrats, son travail me paraît flou et mystérieux, elle aide des entreprises à faire du commerce. Elle s'est spécialisée dans les États-Unis.

Quelque chose en ma mère s'est brisé à tout jamais lorsque j'avais dix-huit mois et que mon père l'a quittée du jour au

lendemain. C'est difficile de savoir, je ne parle pas vraiment de ça avec elle, j'ai recueilli des bribes de confidences au fil du temps, ma mère fuit si je lui pose frontalement des questions. Depuis, elle se protège des hommes. Je crois qu'elle a fait son possible pour ne jamais retomber amoureuse ; par peur de chuter une nouvelle fois. La mère de Piotr, elle, a divorcé à deux reprises et son amoureux actuel vit à Londres, il travaille pour la même société qu'elle, il est marié, pas très heureux dans son couple, si j'ai bien compris, et la mère de Piotr profite de ses déplacements professionnels pour le retrouver le plus souvent possible.

Ma mère s'appelle Sylvie. La mère de Piotr, Vanessa. Pour venir à New York, j'ai été obligée de mentir à plusieurs reprises à maman. Je ne lui ai pas raconté que la mère de Piotr était la maîtresse d'un homme marié. Je ne lui ai pas expliqué non plus que je serais seule avec Piotr. J'ai inventé deux autres personnes, deux filles, des cousines américaines. Questions mœurs, ma mère est rigide. Je cherche un autre mot pour la qualifier, mais je n'en trouve pas un seul qui la définisse aussi bien. Ma mère est rigide. Depuis que je suis enfant, elle me met en garde contre les hommes, contre l'amour qui tourne la tête. Longtemps, elle m'a interdit d'avoir des amis garçons. La conséquence, c'est qu'elle m'a appris à mentir très jeune. De l'école primaire à la quatrième, j'étais la seule fille d'une bande de garçons – David, Norbert et Jordan –, nous avons beaucoup joué ensemble, nous avons partagé de longs dimanches après-midi, des débuts de soirée, des mercredis ; j'étais bien avec eux, notre bande a continué de se

réunir jusqu'à ce que la vie nous sépare ; Norbert a changé de collège, David a déménagé, et je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai perdu Jordan de vue. Sans doute parce que notre groupe était dissous. Durant toutes ces années, j'ai été obligée de faire croire à ma mère que mes amis étaient des filles.

New York, j'allais à New York.

J'ai toujours pensé que les voyages étaient pour les autres, pour les plus riches, les plus chanceux. Plus tard, je me suis répété, je voyagerai plus tard. Le salaire de ma mère suffit à nous faire vivre à condition que l'on ne fasse jamais de dépenses excessives. Année après année, j'écoute les conversations de mes amis, ils racontent leurs souvenirs d'expéditions en Guadeloupe, dans toute l'Europe, au Canada, en Asie, en Afrique. Ma meilleure amie, Sabriya, passe ses étés en Algérie depuis qu'elle est née. Et Piotr, que je connais depuis la sixième, nous faisait rêver avec ses voyages réguliers aux États-Unis. Jamais je ne suis allée à l'étranger, jamais je n'ai pris d'autres vacances qu'une ou deux semaines en camping, sur la côte vendéenne, pas trop loin de Nantes. Je n'en veux pas à maman, je vois bien qu'elle fait ce qu'elle peut. Piotr, par exemple, ne vit pas à la cité, mais dans l'une de ces grandes maisons entourées d'un jardin qui ceinturent les immeubles. Depuis toute petite, j'ai compris la valeur de l'argent. Je voyais les cadeaux de Noël hors de prix de certaines de mes amies, les marques de leurs vêtements ou de leur téléphone. Enfant, on apprend vite à faire un lien entre le modèle des voitures et les revenus des parents.

À vrai dire, même si j'ai parfois ressenti des pointes de jalousie, les voyages ne m'ont jamais manqué. On ne peut pas

ressentir le manque d'une chose que l'on n'a pas connue. Si je veux être tout à fait honnête, j'ai parfois eu un peu honte de ma mère, de son pessimisme, de la manière dont elle s'est enfermée dans sa douleur au départ de mon père et dont elle s'est complu dans son rôle de femme abandonnée, mais je ne lui en ai jamais voulu de ne pas gagner plus d'argent.

Je m'étais promis que je voyagerais un jour, je ne pensais pas que cela arriverait si vite. Depuis deux ans, je fais du baby-sitting deux soirs par semaine, et je ne dépense pas un centime de l'argent que je gagne. L'opportunité d'aller à New York est extraordinaire. Pas de logement à payer, juste le billet, et à un tarif incroyable.

Je n'imaginais pas franchir l'océan si tôt. Aller en Amérique ! Dès que Piotr a suggéré l'idée de m'inviter à New York, je n'ai cessé d'y penser. En cumulant mes économies et l'argent que j'ai demandé à maman et à mes grands-parents à Noël puis pour mon anniversaire qui tombe fin février, cela devenait possible. Passer les vacances de Pâques à New York. Le rêve sitôt niché dans mon crâne, je n'ai pas pu l'en décrocher.

Ce qui paraît naturel à certaines personnes est extraordinaire à d'autres. Le voyage me coûterait toutes mes économies, mais j'irais à New York.

Et, plus tard, je verrai Londres, Berlin, Madrid, Lisbonne, Québec, Toronto, Montréal, San Francisco, Marrakech, Melbourne, Alger, Athènes, Rome, Venise, Florence… Je ferai les voyages que ma mère n'a pas pu faire, je me le suis promis, j'ai besoin d'y croire.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection Médium

Plus haut que les oiseaux
Et les lumières dansaient dans le ciel
La plus grande peur de ma vie

Collection Médium +

Aussi loin que possible
Les étrangers
L'homme qui voulait rentrer chez lui
Dans la forêt de Hokkaido
(également disponible en livre lu)

Collection Théâtre

Cache-cache
Pebbleboy

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : mars 2020

ISBN 978-2-211-30931-8